

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Saint Augustin et le martyr

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1991, tome 87, p. 168-197

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Saint Augustin et le martyr

Solitaire à l'heure de sa passion, le martyr n'en est pas moins profondément solidaire. Il rend témoignage à Jésus, son créateur et Seigneur, dans un geste suprême d'amour héroïque. Mais, ce geste ne prend toute sa signification — comme le relève à diverses reprises Mgr Pellegrino — que si nous ne perdons pas de vue le fait que le martyr a conscience d'appartenir à une communauté de frères, **dans** laquelle et **pour** laquelle il rend témoignage. C'est la fidélité de toute l'Eglise que soulignent son exemple et son sacrifice. Nous pourrions dire qu'il est une « personnalité corporative ».

Le martyr est donc un moment précieux dans la vie de l'Eglise. Il est le témoignage de la foi et de l'amour pour le Christ rendu **par** l'Eglise. Et, d'autre part, l'exemple, la prière, l'offrande du martyr constituent un inappréciable don fait à l'Eglise. S'établit une sorte d'inhabitation réciproque du martyr dans l'Eglise et de l'Eglise dans le martyr. Il encourage, stimule, nourrit, aime de façon suprême la communauté. Et la communauté ecclésiale se voit elle-même représentée en ses martyrs de la façon la plus noble : elle considère leur témoignage comme le sien propre.

Ainsi, cette étude se répartira en deux grandes parties. D'une part, nous considérerons la dimension personnelle, intime, spirituelle, mystique de ce que vit le martyr. D'autre part, nous nous arrêterons à la dimension ecclésiale de ce qu'il endure, car « ce qu'il a vécu, nous concerne, dans la mesure où nous sommes croyants ».

Ces quelques pages voudraient favoriser un dialogue intérieur entre Maurice et Augustin : leur foi commune s'exprime de façon intense et différente. Le sang du martyr devrait devenir en nous la lumière du Docteur de la foi. Et la lumière de celui-ci devrait nourrir en nous la vie, le sang du témoin, que nous sommes appelés à être.

Augustin ne nous a pas laissé un « Traité du martyr » : nous n'avons qu'une série de sermons. Aussi, n'est-ce que par touches successives, par approches lentes, concrètes que nous pouvons découvrir ce qu'est à ses yeux le martyr, sa place dans la vie chrétienne, dans la vie de l'Eglise et du monde.

Introduction

Unité de tout l'être

Penser à Maurice revient à penser à son martyr : comme si celui-ci emplissait, résumait, récapitulait son existence entière. C'est que, en lui, la réalité humaine et la qualité de chrétien ne font plus qu'un : « il était ce qu'on l'appelait ». Ainsi, dans le martyr, nous contemplons une vivante adéquation entre le nom et l'être du chrétien. Le martyr apparaît d'abord comme un homme qui s'unifie intérieurement, refusant les mirages, les flatteries enjôleuses qui l'entourent et cherchent à le fasciner. Contrairement aux mauvais riches et aux mauvais chrétiens, c'est un réaliste. « Votre vie est un songe. Vos richesses s'écoulent comme dans les rêves (...) Le riche, lorsqu'il meurt, ressemble à un pauvre qui dort et qui rêve de trésors (...) Il a dormi en rêvant et, le rêve dissipé, il ne trouve rien, n'ayant rien fait de ses mains, c'est-à-dire de ses richesses. »

Union avec le Christ

Le martyr va nous apparaître comme un être humain (ou mieux, comme une « chair », pour employer le mot biblique qui connote l'aspect fragile, éphémère, ténébreux, propre à la créature pécheresse). Une chair en relation vivante avec le Christ Sauveur. C'est pour Lui qu'il lutte et meurt. Car, il en a reçu **la Foi**, qui le pousse à consentir à l'amour du Christ qui le saisit au plus intime de l'être, l'arrache aux ténèbres et le conduit à son admirable lumière.

Il en a reçu **l'Espérance**, c'est-à-dire la confiance aveugle, qui lui donne d'aller au-delà de toutes les apparences. Il se fonde sur un roc invisible, dont il reçoit une force lucide, paisible et farouche — sans illusion ni compromission — une force qui l'envahit par les portes secrètes d'une absolue pauvreté.

Du Christ, enfin, le martyr a reçu **la Charité**, une charité bien incarnée, bien charnelle.

Devant une décision à prendre face au monde, à l'Eglise et à Dieu, il se saisit lui-même comme demeurant en son Seigneur, lequel demeure en lui. La passion qu'il va subir, c'est finalement Jésus lui-même qui la lui présente. Son consentement à la mort violente, c'est Jésus lui-même qui le prononce en lui. « En elles est apparu invaincu (invictus) celui qui, pour elles, s'est incarné dans la faiblesse (infirmus). Afin de pouvoir en faire une moisson, il les a remplies de force, lui qui les avait semées en s'anéantissant lui-même. »

« Dans la victoire remportée par Vincent, celui-là seul a triomphé qui demeurait en lui, celui qui a jeté dehors le prince de ce monde. »

Le martyr n'a qu'un désir : rendre gloire à Dieu, en un geste d'humble obéissance. Emouvante attitude de cet homme, de cette femme qui cherche, en le confessant, celui qui déjà possède son cœur. Seule, la mort lui permettra d'obtenir, de saisir son Seigneur, comme il en fut saisi. « Ils ont cherché le Christ en le proclamant. Ils l'ont trouvé en mourant. » C'est la créature nouvelle, c'est l'homme intérieur qui, alors, vit et agit pleinement dans les martyrs. « Dans la ferveur de leur foi, elles ne faisaient qu'un en Lui, où il n'y a plus ni homme ni femme. »

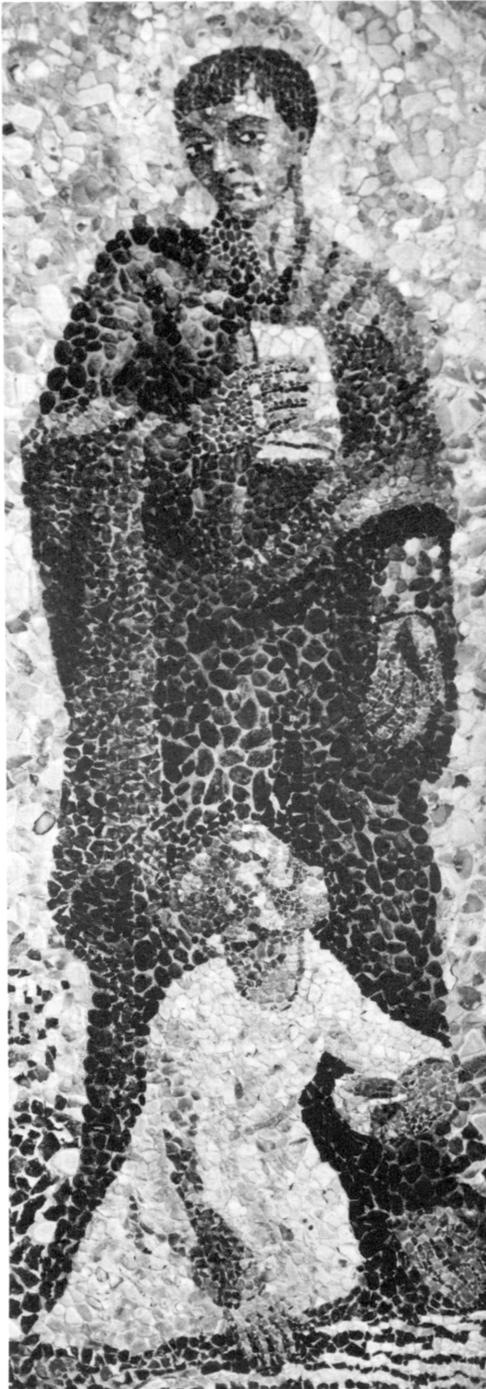
Union avec Dieu et son action dans l'histoire

Homme et femme, Ancien et Nouveau Testament, tout s'unit dans le Christ qui, mort ou devant mourir, donne aux fidèles d'être ses témoins : « parce qu'il allait mourir un jour, le Christ pouvait déjà susciter des martyrs ».

S. Augustin nous fait assister à une sorte de merveilleux renversement. Alors que nous risquons de nous imaginer que l'homme fait quelque chose pour Dieu, il nous montre avec insistance que c'est le Seigneur Jésus qui donne tout à l'homme. « Les martyrs peuvent dire au Christ : " Nous avons subi la mort pour toi ! " Lui-même est mort pour nous, et nous pour lui. Mais s'il est mort pour nous faire part d'un grand bienfait, notre mort ne lui profite en rien (...) Ce qui émane de lui vient jusqu'à nous ; et ce que nous faisons pour lui nous revient en retour. »

Dieu donne en particulier à l'homme de ne pas se perdre et se dissiper dans l'éphémère et le multiple. Il lui donne de retrouver l'Être, qui est un et stable, et donc fidèle. « Les choses qui changent ne **sont** pas, car elles ne demeurent pas : ce qui est, demeure. » Le martyr apparaît comme une vivante proclamation du Dieu vivant et vrai, du Dieu unique et unifiant. Il meurt pour annoncer et glorifier un autre que lui-même, embrasé de son amour et de la lumière de sa vérité. « S'il est mort, c'est pour qu'un autre soit glorifié ; s'il s'est laissé mettre à mort, c'est pour qu'un autre soit honoré. Jamais il ne serait allé jusque-là s'il n'avait brûlé d'amour et du sens de la vérité. »

Le martyre donne à l'homme de « connaître » Dieu. L'un grandit et l'autre s'efface. Ainsi, à travers les âges, le martyr nous parle : il nous annonce le Christ, il en est l'icône. « Morts, ils rendent témoignage au Christ beaucoup plus que durant leur vie. Aujourd'hui, ils témoignent, aujourd'hui ils proclament la Bonne Nouvelle ; leur langue est vouée au silence, mais leurs actes parlent haut et clair. »



S. Augustin
Mosaïque de Paul Monnier
Basilique de Saint-Maurice

I

A. Le martyr, humble disciple du Christ : il en reçoit l'exemple extérieur et la force intérieure

1. Si nous pouvons nous mettre à l'école du martyr, c'est que lui-même est à l'école du Maître qui, «trônant sur la chaire de la croix, enseignait (...) la voie de la charité (pietas)». Enseignement qui n'a rien d'abstrait : il se trouve humblement exprimé dans les faits. « Qu'admirons-nous dans la foi d'un martyr? qu'il a combattu jusqu'à la mort pour la vérité, remportant ainsi la victoire. Il a méprisé le monde qui l'adulait, et n'a pas cédé au monde qui le menaçait; c'est pourquoi, vainqueur, il a rejoint Dieu. Que d'erreurs et de terreurs en ce monde ! Le martyr a surmonté les erreurs par sa sagesse, les terreurs par sa patience (...) Parce qu'il contemplait l'Agneau dans le ciel, il terrassait le lion sur la terre. »



Suivre le Christ, c'est l'accueillir sans réserve, sa personne, sa vie et son enseignement. C'est aussi s'en remettre totalement à lui, oublieux de soi-même, conscient de son néant. Toujours tenté de ne compter que sur soi et sa force, l'homme s'éloigne d'autant du Christ. Comme Pierre, Castus et Emile en ont fait la

cruelle expérience, alors « après leur avoir montré ce qu'ils étaient, il leur montra qui il était. Ils comptaient sur eux-mêmes : il les a repoussés ; mais dès qu'ils mirent en lui leur confiance, il les a appelés, il les a soutenus dans leur combat et les a couronnés dans leur victoire (...) Partout et toujours l'humilité de notre bon Maître nous est très soigneusement proposée. Même notre salut dans le Christ, c'est l'humilité du Christ. Car il n'y a aucun salut pour nous, si le Christ n'avait daigné s'humilier pour nous ».

« Les martyrs nous apprennent à tout supporter, à ne présumer en rien de nos forces et à aimer celui qui est glorifié en ses fidèles. » Certes, le martyr lutte avec courage et fermeté, avec douceur et humilité, mais c'est le Christ qui lui dispense sa force et sa fidélité. Le martyr se saisit comme le lieu des complaisances divines : « Reconnais celui qui te fait des largesses, avoue

que tu en es le bénéficiaire, pour qu'il mette tout son cœur à te combler. » Le Christ arme le martyr avant le combat, il l'assiste durant la lutte et le couronne après : « ce sont ses dons qui constituent tes mérites ».

Sans réserve, le martyr se confie en celui dont il reçoit tout, dont il se sait le débiteur insolvable. Il a reçu le don de la foi et le don du martyre. Il a reçu la vie et le pouvoir de la redonner avec reconnaissance. Tout commence par une offrande de Dieu à l'homme et tout devient offrande de l'homme à Dieu. En cela encore le martyr est à l'école du Christ, car « il a daigné faire de nous des hommes qui doivent et des hommes qui restituent ».

Dans cette restitution, Augustin souligne trois aspects : reconnaître sa petitesse, trembler devant sa faiblesse et confesser avec amour le don de Dieu. Une fois encore, tout s'enracine dans l'humilité du Seigneur, source unique du salut et lieu de la divine majesté. « Lui qui l'a créé, qui l'a cherché alors qu'il s'était perdu, qui lui a pardonné après l'avoir retrouvé, qui lui est venu en aide dans sa faiblesse, qui ne s'est pas dérobé lorsqu'il perdait pied, qui l'a couronné, victorieux, et s'est donné lui-même en récompense (...) Vous cherchez un trône de gloire ? Eh bien ! buvez d'abord à la coupe de l'humilité. »

2. Ayant accueilli et suivi humblement le Christ humble, le martyr revêt la « patience » (dans ce mot, il y a le verbe latin : pâtir, souffrir, endurer) de son Maître. « Dieu seul, en vérité, donne la patience : une vraie patience, une sainte patience, une patience pure et religieuse ; oui, la patience du chrétien est don de Dieu. » Don que S. Augustin relie à l'eucharistie : « Qui donc a donné à son soldat pareille patience, sinon celui qui, pour lui, a versé le premier son sang ? » et au mystère divin : « C'est d'une source immuable que la patience est descendue vers des esprits humains changeants: elle les a même rendus immuables à leur tour. »

3. Enfin, humble de l'humilité du Christ, patient de sa patience, le martyr est encore fort de sa force. Sans doute, la force du martyr est celle d'un être humain, mais elle évoque plus qu'elle. « On voit clairement un juge impitoyable, un bourreau sanguinaire et un martyr invaincu. Celui-ci, déchiré de bien des façons, était toujours vivant lorsqu'on arrêta les supplices. Même un tel prodige ne put désarmer l'impiété : la faiblesse triomphait de toutes les attaques. Aussi, comment ne pas voir ici Dieu lui-même à l'œuvre ? (...) En tout cela, celui qu'il faut reconnaître, louer, glorifier c'est celui qui, à la première heure, appelle en donnant la foi, et qui, à la dernière heure, donne aussi la force. » On comprend alors pourquoi le feu même de la douleur

fortifie le martyr : « Criblé de blessures de toutes sortes, il n'abandonnait pas le combat, mais le reprenait sans cesse, avec une ardeur renouvelée. On aurait cru que le feu, loin de le consumer, raffermissait son corps, et que, telle la fournaise où le potier dépose une boue malléable, il façonnait un vase solide. »

Contemplant les martyrs qui affrontent les tourments et la mort, Augustin relève une sorte de royal détachement. Comment l'expliquer ? C'est qu'ils meurent pour servir et glorifier leur Seigneur. Celui qu'ils cherchent à imiter, c'est lui-même qui est leur courage. Certes, c'est l'homme qui combat, mais c'est le Christ qui est à l'œuvre, en réalité. Aussi, rien n'est trouble — ni orgueil, ni agressivité, ni masochisme — dans ce courage et cette force extraordinaires. Dans sa lutte, le martyr se veut pure référence à Dieu. « La seule force qui serve à quelque chose, mieux, la seule force qui soit vraie, la seule aussi que l'on puisse appeler vertu, c'est celle qui fait que l'on se bat pour Dieu, et non par orgueil. »

Ainsi, le fait du martyre nous renvoie à l'unique, à l'universel, à l'éternel drame du Calvaire, où s'affrontent le Christ et Satan, le père du mensonge et de la mort. L'un cherche à sauver, l'autre à tromper, dit Augustin. De plus, malgré son extrême faiblesse (qui le rend dangereusement vulnérable aux assauts de Satan), l'homme fidèle, l'ami du Christ, devient l'arme dont Dieu se sert pour briser le mal. « C'est avec ce glaive spirituel que Dieu a tranché dans le vif, en arrachant ses martyrs, avides des joies célestes, aux attraits trompeurs de ce monde ; et ceux-ci exercent une telle séduction que, si le Christ n'était intervenu avec son glaive, ces hommes auraient préféré la terre au ciel. Mais, il apparaît clairement aussi que, dans la main de Dieu, l'âme du juste est elle-même une épée. »

Le Christ triomphe donc à la fois **dans** le martyr, en qui il fait mourir le vieil homme et grandir la créature nouvelle, mais encore **par** le martyr. Il fait rayonner sa victoire qui sépare ténèbres et lumière, mensonge et vérité. Si le martyr vit dans ce monde, il n'est pas du monde : son être même et sa vie sont ailleurs. « C'est par une très pure charité, une solide espérance et une foi véritable que les martyrs du Christ trouvent une force extraordinaire pour mépriser les charmes merveilleux de cette vie aussi bien que la crainte de la mort. Laissant derrière eux le monde et ses promesses et ses menaces, ils se tendent vers l'avenir (...) Pour le nom du Christ et pour sa justice, les martyrs du Christ remportèrent une double victoire: ils ne craignirent, en effet, ni la souffrance ni la mort. Vainquit (vicit) en eux, celui qui vécut (vixit)

en eux; si bien que vivant pour lui et non pour eux-mêmes, ils ne meurent pas, même s'ils sont morts. Il leur procurait des joies intérieures pour qu'ils ne sentent pas les tourments de leur corps (...) Où donc était-elle cette femme qui ne remarquait même pas qu'elle se trouvait en proie aux assauts d'un taureau furieux ? (...) Oui, où était-elle ? Que voyait-elle pour ne pas voir cela ? De quoi jouissait-elle pour ne rien sentir ? Quel amour la transportait-il ailleurs ? Quel spectacle la captivait-il ainsi ? Quelle coupe l'avait-elle enivrée ? »

B. Le martyr, conduit par la foi, l'espérance et la charité

Aux yeux d'Augustin, le martyre rend parfait le chrétien, il le consacre, au sens le plus fort. Le baptême, qui a plongé l'homme dans la mort et la résurrection de Jésus, qui est comme une semence dans le cœur de l'homme, s'épanouit alors. Il prend possession de tout l'être et devient, pour ainsi dire, apparent à l'heure du martyre : mélange inextricable de souffrance et de joie, de mort et de vie. Le fidèle pénètre alors de façon presque visible dans le monde divin de la sainteté. Il sait qu'il n'a qu'une chose à faire : suivre son Maître en priant : « C'est pourquoi, mes frères, autant qu'il est possible dans le Seigneur, imitons l'exemple de sa Passion. Nous y parviendrons dans la mesure où nous lui demanderons de nous aider. Car, il ne s'agit pas de nous mettre en avant comme Pierre, présumant de ses forces, mais de suivre notre Maître et de le supplier, comme Pierre marchant vers sa propre mort. »

Son attitude, telle celle d'Etienne, peut paraître intransigeante et farouche, mais, au-dedans, son cœur est occupé à prier et à aimer. « Le Seigneur a repris les juifs avec amertume et dureté, tout en les aimant. Lorsqu'il disait : " Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ", qui ne croirait alors qu'il les détestait ? Mais, cloué sur la croix, il s'écrie : " Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. " De même Etienne. Dans son discours, il a commencé par dire aux juifs : " Nuques raides, oreilles et cœurs incirconcis ! " (...) Prononçant ces mots, il donne l'impression de ressentir une fureur haineuse. Mais c'est sa langue qui parle : son cœur est occupé à aimer. Nous avons entendu ce que disait sa langue, sachons reconnaître l'amour en son cœur (...) Après avoir manifesté une telle fermeté en enseignant, voyez quelle patience révèle sa mort (...) L'homme extérieur était lapidé, l'homme intérieur adressait des supplications. »

La vie et le bonheur selon la raison et la foi

Augustin aime souligner deux choses à propos des martyrs. D'une part, ce sont des êtres humains au plein sens du mot : ils éprouvent donc une crainte spontanée, une répugnance naturelle à l'égard de la mort.

D'autre part, ils aspirent à la vie et au bonheur. La leçon du martyr nous permet de bien établir où se trouvent ce que sont la mort véritable et la mort apparente, la vie véritable et la vie apparente. « Oui, vraiment, la nature répugne à mourir (...) Il en coûte de mourir, mais ce n'est pas une raison pour refuser la vie ! Même âgé, Pierre ne voulait pas mourir, non, il ne voulait pas mourir, et pourtant, il voulait encore davantage suivre le Christ. Plutôt que de ne pas mourir, il préférerait suivre le Christ. »

« Nous ne blâmons ni n'accusons personne d'aimer la vie d'ici-bas. Aimons la vie: mais choisissons quelle vie nous voulons aimer (...) Donc, si nous aimons la vie : choisissons la vraie vie (...) Bien vivre est un devoir. Mène bien ta vie, tu en recevras le bonheur. Tu ne cherches que ce qui est bon ? Alors, soucie-toi d'être, toi-même, bon ! Quel malheur est le tien, si, désirant ne vivre qu'au milieu de bonnes choses, toi seul es volontairement mauvais (...) Une vie en présence de Dieu, une vie avec Dieu, une vie qui vient de Dieu, en un mot, une vie qui est Dieu lui-même (...)



Voici donc qu'en aimant la vie tu as perdu la vie : tu as préféré la vie de ce monde à la vie éternelle, une vie malheureuse à une vie de bonheur. La vérité qui ne ment jamais nous promet non seulement la vie éternelle, mais une vie de bonheur. »

Par ses souffrances et sa mort, le martyr atteste, paradoxalement peut-être, son amour passionné de la vie, son désir véhément de bonheur. Il nous aide ainsi à opérer un vrai discernement. « Tout homme, quel qu'il soit, veut être heureux. Il n'est personne qui ne veuille le bonheur, et chacun le veut tellement qu'il le préfère à tout le reste. Bien plus, quoi que l'on veuille, on le veut uniquement pour être heureux. »

« Tu aspirés à la vie et tu voudrais passer des jours heureux ? Ce que tu cherches est bon, mais tu ne le trouveras pas en ce monde. Cette perle de

grand prix se trouve à coup sûr quelque part, mais ce n'est pas ici-bas ! Tu peux fouiller autant que tu voudras, tu ne trouveras pas ici ce qui n'y est pas ! Mais, fais ce qui t'est demandé : alors, ce que tu aimes, tu le recevras. »

Ayant fait apparaître cette universelle aspiration à la vie et au bonheur, Augustin se demande quels caractères doit revêtir la vie pour combler le cœur de l'homme. Il en distingue trois. Premièrement, une vie — digne de ce nom — ne peut que coïncider avec le bonheur. « On ne saurait parler de vie sans évoquer en même temps le bonheur. En effet, si la vie n'impliquait le bonheur, on ne dirait pas à Dieu : " en toi est la source de la vie " (...) On n'ajoute pas : " heureuse " ; on dit seulement : " de la vie ". Aussitôt, tu comprends : " de la vie heureuse ". Pourquoi ? Parce que malheureuse, la vie n'est plus la vie ! »

De plus, appréhender une fin, éprouver quelque crainte : crainte de la douleur, d'une privation de biens, tout cela est incompatible avec la notion de vie. S'il n'y a de vie que dans le bonheur : il n'y a de bonheur que vivant, vital, sans ombre aucune. « Il savait bien que la vie n'est pas là où il n'y a que souffrances et tourments ; et que son nom est plutôt la mort. Il aspirait à la vie éternelle, sachant que parler de vie c'est ne pas douter du bonheur (...) Il n'y a de vie que là où l'on trouve le bonheur, et le bonheur ne peut se trouver que dans une vie éternelle (...) La vraie vie ne peut être que : heureuse et éternelle. Car, hors de l'éternité, il n'y a pas de bonheur ; et là où il n'y a que tourments éternels, il n'y a pas de vie. »

Enfin, heureusement éternelle, éternellement heureuse, la vie est encore le lieu où tout peut être contemplé dans la lumière de la vérité, le lieu où sont réciproquement ouverts les cœurs, sans nulle crainte de tromper ou d'être trompés ou incompris. « Il est une chose que certainement nous voudrions : c'est de pouvoir lire réciproquement dans les cœurs, sans aucune malveillance (...) Oui, nous demanderions sans aucun doute une vie assurée et la connaissance mutuelle des cœurs (...) Ainsi, nous voudrions qu'à la vie s'ajoute la vérité, afin de pouvoir pénétrer le fond du cœur de chacun, sans nous égarer en vains soupçons. Ainsi, demeurant en elle, nous serions assurés de posséder à jamais cette vie sans fin. Ajoute donc à la vie, la vérité, et tu trouveras une vie parfaitement heureuse. En effet, pas plus que de mourir, nous ne voulons être trompés. »

Pareille vie n'est évidemment pas d'ici-bas ! Néanmoins, elle tend à façonner notre existence terrestre si nous conformons notre vie présente — lieu des œuvres — à la vie en plénitude — qui en est la récompense. « Ce que nous

voulons, ce que nous désirons, ce que nous demandons, nous sera donné plus tard. Mais, ce qu'il convient de faire pour l'obtenir un jour, est à faire maintenant. »

Ce cheminement de la mort à la vie, cette jonction de la mort et de la vie que connaît le martyr ne peut évidemment pas s'accomplir si ce n'est dans le Christ. « Oui, ce que nous voulons tous, c'est la vie et la vérité. Mais par où passer ? Où nous rendre ? Il est vrai que nous sommes loin de posséder ce vers quoi nous nous acheminons. Et pourtant, nous croyons et nous voyons déjà en esprit la vie et la vérité à quoi nous aspirons : cela, c'est le Christ lui-même. Tu cherches par où passer ? " Je suis le chemin ". Tu cherches où aller ? " Je suis la vérité et la vie ". »

Ainsi, la raison et la foi s'entendent pour éclairer le mouvement profond des cœurs humains, tel qu'il apparaît visiblement, pourrait-on dire, dans le martyr : la seule vie véritable s'identifie à la vérité et au bonheur sans fin.

La foi comme présence active

L'âme du martyr, habitée par Dieu, vivifiée par lui, vivifie à son tour le corps, auquel elle commande souverainement : comment le corps pourrait-il craindre de mourir en l'honneur de Dieu, puisqu'il est la vie de l'âme, et donc la vie de sa propre vie ? « Ta chair, d'où tient-elle la vie sinon de ton âme ? Et ton âme, d'où tient-elle la vie, sinon de Dieu ? Que l'une et l'autre vivent donc selon ce qui les fait vivre ! (...) La chair ne tient pas sa vie d'elle-même, mais de l'âme ; l'âme est la vie de la chair. Mais, l'âme ne tient pas sa vie d'elle-même, elle la tient de Dieu ; Dieu est la vie de l'âme (...) C'est seulement lorsque l'âme vit selon Dieu que la chair peut vivre convenablement. »

« Si l'âme voulait vivre selon elle-même, elle serait charnelle, elle aurait le goût de la chair dont elle resterait prisonnière. »

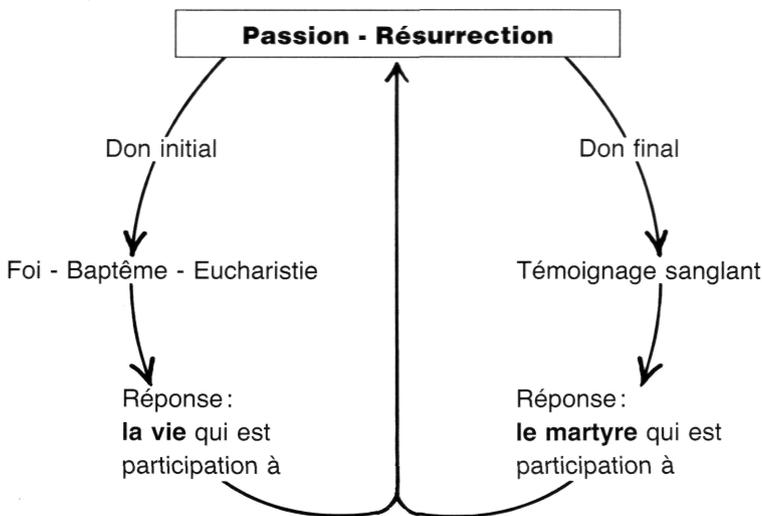
Sans doute, demeure la répugnance naturelle face aux souffrances mortelles. Mais, même cela, le Christ l'a, pour ainsi dire, annulé. Le martyr « vit résolument **dans** la foi, en sorte qu'il meurt sans crainte **dans** la chair ». Derrière les blessures et l'affaiblissement du corps se cache une âme en pleine santé. Ne point épargner son corps c'est en prendre soin de façon suprême. « C'est en voulant sauver leur corps qu'ils lui porteraient préjudice. Ils prennent vraiment soin de leur corps si, mus par la foi, ils ne cherchent pas à l'épargner. »

« De même que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme. Et donc, comme le corps meurt quand l'âme, qui est sa vie, s'en sépare, ainsi l'âme meurt-elle aussi quand Dieu s'en sépare. Pour éviter que Dieu n'abandonne l'âme, que celle-ci tienne bon dans la foi. »

« Personne ne peut perdre sa vie pour le Christ s'il ne l'a d'abord trouvée ; et personne ne peut trouver sa vie dans le Christ, s'il ne l'a d'abord perdue. Trouve-la donc, pour la perdre ; puis, perds-la pour la trouver. Mais, comment vas-tu d'abord la trouver pour pouvoir la perdre ? Pense que tu es en partie mortel et pense à celui qui t'a façonné, dont le souffle a fait de toi un vivant : tu verras que tu dois la vie à celui qui te l'a prêtée, qu'elle ne peut être conservée que par son auteur. Oui, c'est ainsi que, trouvant ta vie dans la foi, tu la trouves en vérité. Du moment que tu crois tout cela, tu as trouvé la vie. Avant de croire tu étais perdu. Tu as trouvé la vie. Sans la foi, tu étais mort. La foi t'a donné de revivre (...) Ainsi, en croyant à la vérité et en sortant de la mort de l'incroyance, tu trouves la vie. Perds-la et elle deviendra pour toi une semence d'éternité. »

Malgré les apparences, le corps du martyr est invulnérable, car en lui c'est la foi qui lutte. Une foi inscrite dans le corps ecclésial. L'Eglise entière est intéressée au sort du martyr. Comme la mère des Macchabées, elle exhorte ses enfants à mourir pour le Nom de celui de qui elle les a conçus et pour qui elle les a mis au monde. Le martyr reçoit comme don gratuit, non seulement la foi, mais encore de pouvoir souffrir pour le Christ. Entre croire et souffrir pour Dieu, le chrétien sait qu'il existe un secret rapport. Sa vocation de la première heure — le don de la foi — il sait qu'elle fut une « passion » : la participation au mystère pascal du Christ dans le baptême et l'eucharistie. Et il comprend que le témoignage rendu au prix de sa vie livrée au nom du Christ est encore un don qui lui est accordé. Le témoignage sanglant du martyre, comme le baptême et l'eucharistie, est un don qui vient de la mort-résurrection du Seigneur, et qui fait participer pleinement à ce mystère pascal.

Du début à la fin, tout est grâce et demande d'un amour suprême. « Ce qui nous a été donné ce n'est pas seulement de croire au Christ (car cela aussi nous a été donné) pas seulement de croire, mais de souffrir pour le Christ: cela aussi est une grâce ! Que le martyr tourne le dos à l'infidèle et au flatteur mal intentionné ; qu'il tourne son visage vers celui qui le comble surabondamment et qu'il considère ses souffrances comme appartenant à Dieu, plutôt que de les lui offrir comme s'il donnait du sien... »

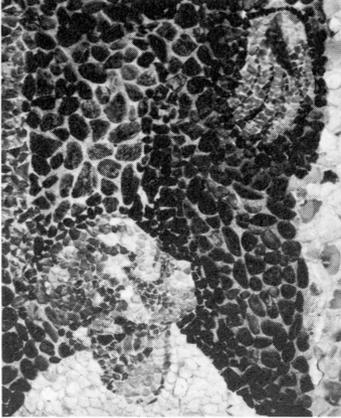


La foi aide le martyr à lutter courageusement certes, mais elle lui permet encore, au cœur des tourments, de porter plus loin son regard. « Etienne gardait en son cœur le commandement qu'il tenait de celui dont il percevait la présence au ciel ; et, s'accrochant à lui de tout son cœur embrasé d'amour, il désirait abandonner au plus vite sa chair, pour s'envoler à sa rencontre. La mort, il ne la craignait plus car il voyait vivant le Christ qui, pour lui, avait subi la mort ; c'est pourquoi il avait hâte de mourir pour son Seigneur, afin de vivre avec lui. »

Ainsi s'explique l'atmosphère d'assurance sereine, de paix tranquille, de joie intime qui envahit le martyr alors que les bourreaux s'agitent avec haine. Les situations se renversent. « Si nous considérons le trouble du bourreau et la paix du supplicé, nous distinguons aisément celui qui, en réalité, est au supplice et celui qui domine le supplice. Quelle joie connaîtront les vainqueurs si ceux qui meurent pour la vérité en connaissent déjà de semblables ? Et puis, que sera la source de la vie pour des corps glorieux si au milieu des tourments sa rosée est déjà si douce ? »

La cruauté augmente-t-elle ? La voix du martyr s'apaise encore davantage. Les tortures connaissent-elles un surcroît de raffinement ? Le martyr parle avec plus de fermeté, de certitude et d'assurance ! Ce paradoxe est le signe

admirable aux yeux d'Augustin, comme à ceux des martyrs, de ce que la foi est, en définitive, une Présence. « Si dans cette souffrance humaine on considère la paisible endurance, on commence par n'y pas croire. Mais si on y reconnaît la divine puissance, on cesse de s'en étonner. Plus la cruauté s'acharnait sur le corps du martyr, plus la paix rayonnait de ses paroles. Plus les supplices affaiblissaient son corps, plus l'assurance transparaisait dans ses paroles. A tel point qu'on aurait cru que, durant sa passion, un autre que celui qui parlait subissait la torture. Et, en fait, il en était ainsi : c'était bien un



autre qui parlait. Car le Christ l'a promis dans l'Évangile à ses futurs témoins (cf. Mt 10, 19-20). La chair souffrait et l'Esprit parlait. Et quand l'Esprit parlait, non seulement l'incrédulité se voyait confondue, mais la faiblesse y trouvait un réconfort. »

Les bourreaux se heurtent donc à une zone invulnérable. Et cette invulnérabilité est le signe que Dieu a libéré l'homme de lui-même le comblant de sa présence. « En effet, lorsque Dieu, par sa grâce et sa miséricorde, fait de toi, qui es mauvais, un homme bon, d'où t'arrache-t-il donc pour te rendre bon, de quoi te libère-t-il, sinon de

toi-même, qui es un homme mauvais ? (...) Dès lors que Dieu t'a libéré de l'homme mauvais que tu es, il n'y a plus aucun homme mauvais qui te puisse nuire (...) si bien que tu n'as plus à pâtir, mais au contraire à bénéficier de la méchanceté des hommes mauvais. »

Cela nous conduit à affirmer une chose importante. Le martyr est infiniment moins à considérer comme une somme de souffrances infligées que comme l'heureuse occasion d'obtenir Dieu lui-même. Il s'apparente de la sorte à la conception du temps que se fait S. Augustin. Il n'est plus promesse de mort, mais bien exercice de l'amour : « Vecteur et facteur non seulement de désespoir — écrit H.-J. Marrou — mais aussi d'espérance. Non seulement blessure inguérissable ouverte au flanc de l'homme par où son être s'écoule et se détruit, mais encore moyen par lequel s'accomplit le mieux-être. » Le temps est donc à la fois le lieu du mal à l'œuvre et « la promesse d'un fruit mûr » ; source d'épreuves et de fidélité, comme le désert. Le temps, le martyr ressemblent à une vaste fournaise où les uns sont purifiés, les autres

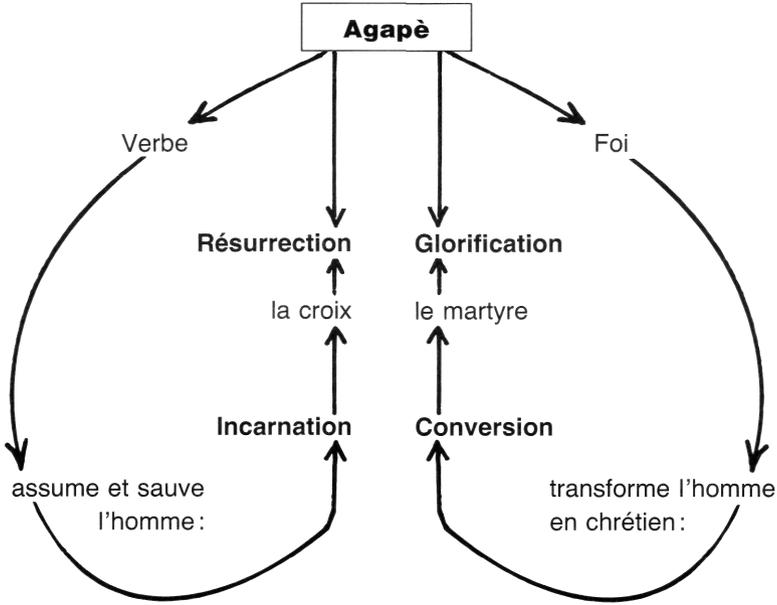
réduits en cendres. Car ce qui fait le martyr, ne cesse de répéter S. Augustin, «ce n'est pas la souffrance, mais la raison pour laquelle on souffre».

En résumé, nous pouvons dire que la foi du martyr combat victorieusement ; elle contemple ; elle pacifie ; elle est une présence qui transfigure tout.

L'Agapè : origine et nature de cette foi

« Il est fidèle Dieu qui est vers toi, qui est là : cours vers lui ! Mais, tu étais trop paresseux : c'est lui-même qui est venu à toi : pour toi, il est né, il est mort. »

Pour Augustin, la même grâce permet à un homme de devenir chrétien, martyr, et pousse le Verbe éternel à se faire chair. Cette grâce c'est l'agapè divine.



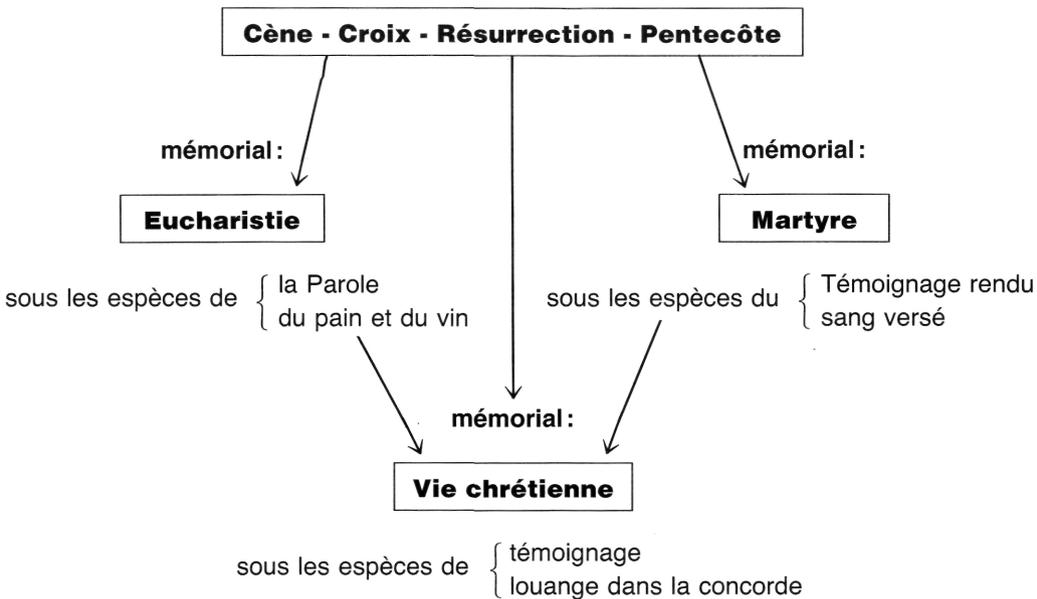
Le don du Verbe s'exprime dans celui de la Foi

En sorte que refuser la charité fraternelle, refuser le martyr revient à nier que le Christ soit venu dans la chair. Car, la révélation du Dieu-Amour, manifesté par l'envoi du Fils unique et le don de l'Esprit, cette révélation n'est accomplie que lorsque des hommes l'accueillent dans la foi. Augustin écrit:

« Tout homme devient chrétien lorsqu'il commence à croire par cette grâce même qui a fait que cet Homme-là — dès son origine — fût le Christ. » Et à propos d'Etienne : « En naissant, le Christ s'est uni à Etienne; de même en mourant, Etienne s'est uni au Christ. »

Le martyr vit donc sa passion comme une réponse aimante à l'incarnation aimante de son Dieu Sauveur. Le Verbe s'est « revêtu » de notre chair pour se faire semblable à nous et nous rejoindre en naissant homme, parmi les hommes. Se revêtir ici c'est se dépouiller. Le martyr se dépouille de tout pour se rapprocher du Verbe, et, en mourant, se joindre à lui, l'immortel qui possède tout. Se dépouiller ici c'est se revêtir. La joie du martyr naît de sa communion au Seigneur crucifié qui a souffert, qui est mort par amour pour lui et pour abolir le péché, qui les séparait l'un de l'autre, les rendant irrémédiablement étrangers l'un à l'autre.

Nous l'avons vu, le martyr aime la vie, la vraie vie. Elle a maintenant un visage : c'est celui du Verbe de Dieu fait chair, son Seigneur qui l'a aimé et s'est livré pour lui. La seule mort qu'il redoute c'est donc de renier le Christ, de le perdre. Ainsi, en dépit des apparences, qui situent le martyr sur un plan temporel, éphémère, trompeur et douloureux, il vit en réalité sur un plan d'éternité, d'absolu de vérité et de bonheur. A la fois terrestre et céleste, il unit l'ici-bas et l'au-delà. Il est sacrement de l'amour de Dieu et de l'homme, tel que manifesté dans le Christ. Ce qui permet d'établir ce schéma :



A l'instant précis où il donnait l'impression de faire fi, souverainement, de soi-même, le martyr exerçait le plus grand acte de charité envers Dieu, bien sûr, mais aussi envers lui-même, l'Eglise et le monde. C'est en mourant librement qu'il affirme son amour de la vie : vie qu'il reçoit et qui est son Seigneur. « Aimons la splendeur de cette vie, que l'œil ne peut voir, que l'oreille ne peut entendre et qui n'est pas montée au cœur de l'homme. En effet, cette vie, Dieu l'a préparée pour ceux qui l'aiment, et cette vie c'est Dieu lui-même ! (...) Aimons-la passionnément ! Que le Seigneur nous donne de l'aimer. C'est d'elle que les martyrs furent les amants, c'est elle qu'ils ont obtenue. Ils possèdent ce qu'ils ont aimé. »

Le martyr ne doit pas seulement triompher du monde — cruel ou flatteur — il doit encore laisser libre cours, dans le tréfonds de son être, au feu apporté par le Christ ; feu qui l'embrase, l'éclaire, le fortifie et l'entraîne toujours plus loin, toujours plus haut. Porté par ce feu, il traverse de part en part toutes les réalités créées et se met totalement au diapason de la divine sagesse. « Celui qui s'aime en abandonnant Dieu, celui qui rejette Dieu pour n'aimer que soi, celui-là, loin de demeurer en lui-même se quitte lui-même. Il est comme sorti de son propre cœur, car, méprisant ce qu'il porte en lui, il n'aime que ce qui est au-dehors (...) En rejetant Dieu pour n'aimer que toi, tu es sorti de toi-même ; et ce qui est hors de toi, tu l'apprécies beaucoup plus que toi-même. Rentre donc en toi, et lorsque tu seras revenu à toi, tourné vers ce qui te dépasse, ne demeure pas en toi. Romps d'abord avec tes attaches extérieures, reviens à toi, puis livre-toi à celui qui t'a créé, qui t'a cherché alors que tu étais perdu, qui t'a trouvé en train de t'enfuir et qui t'a ramené à lui, dont tu t'étais détourné. »

« Ta vocation n'est pas de posséder la terre, mais d'obtenir le ciel. Ta vocation n'est pas de connaître le bonheur terrestre, mais le bonheur céleste. Ce n'est pas de chercher des succès momentanés, un bien-être inconsistant et passager, mais de tendre à la vie éternelle en compagnie des anges. »

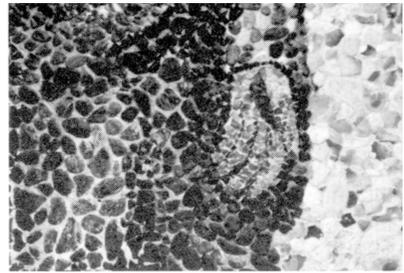
« Face au monde entier, leur foi a plus de poids. »

« Que ta vie soit une hymne à la sagesse ; non en résonnant, mais par consonance ! »

« Nous sommes dans la joie, parce que ces martyrs ont passé de cette terre, où l'on peine, au repos du ciel. Et s'ils y sont parvenus, ce n'est ni en dansant, mais en priant ; ni en buvant, mais en se privant ; ni en se querellant, mais en s'armant de patience. »

Si le martyr préfère Dieu à tout, c'est que Dieu lui est tout : vie, honneur, nourriture, richesses, dût-il s'enfoncer dans tout ce qui semble en être le contraire : mort, déshonneur, faim, pauvreté. « Je ne veux posséder que toi ; je t'aime ; oui, je t'aime de tout mon être, de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit. De tout ce que tu m'as donné, que me restera-t-il, sinon toi seul ? Aimer Dieu d'une façon désintéressée, c'est espérer qu'il se donne lui-même, c'est ne plus pouvoir attendre d'être rempli et rassasié de Dieu. Lui seul, en effet, peut combler tes désirs (...) Sans lui, rien ne peut te combler. Pour te nourrir, tu offenses Dieu ? C'est lui qui sera ta nourriture éternelle. Pour te vêtir, tu offenses Dieu ? C'est lui qui te revêtira d'immortalité. Pour connaître la gloire, tu offenses Dieu ? C'est lui-même qui sera ta gloire. Par amour de la vie temporelle, tu offenses Dieu ? C'est lui-même qui sera ta vie éternelle. »

Le martyr est comme le paysan qui sème avec profusion, aux approches de l'hiver, ce qui sera l'or des blés, en été. La joie du moissonneur rend compte de la sagesse du semeur. Par amour de la vie, le martyr répand sa vie. Il « aime, brûle, se consume. Il bouscule ce qui fait plaisir, et passe. Il arrive à ce qui est âpre, horrible, monstrueux, menaçant. Il le piétine, le brise, et passe. Aimer seulement, aller encore, périr à soi et rejoindre Dieu (...) : voilà la force qui doit armer l'amant de la justice, l'amant de la beauté invisible ».



C'est pourquoi, défigurés par la haine des bourreaux, enlaidis, disloqués par les tortures, les martyrs laissent néanmoins transparaître la beauté du monde invisible, dont l'amour seul les consacre martyrs. Au calvaire, le bon larron l'avait déjà deviné : ce Jésus de Nazareth souffrait le même supplice que lui, et pourtant il l'a respecté, car derrière la peine commune, se cachaient des motifs différents. « Vois, dit-il, mon tourment : mais les avares aussi sont tourmentés ! Vois mon angoisse : mais les avares aussi connaissent l'angoisse ! Vois mes souffrances : mais les avares aussi ont à souffrir ! Vois ma faim : mais pour s'enrichir les avares éprouvent aussi la faim ! Vois ma nudité : mais par amour de l'or les avares se dépouillent eux aussi. Vois ma mort : mais pour de l'or les avares aussi meurent ! (...) Eux c'est pour de l'or qu'ils meurent ; nous, c'est pour toi. La peine est la même, la cause est bien différente ! (...) Aimons chez nos martyrs non pas les souffrances, mais leur raison d'être. »

Espérance de la foi aimante

Le Seigneur n'a pas voulu souffrir, mais nous dire et nous communiquer son amour. Le martyr est en tout point semblable à son Maître. Sans l'aimer, il endure la souffrance; ce qu'il aime, son unique passion, sa joie, c'est le Christ lui-même auquel le configure ce qu'il souffre. « Quand les martyrs songeaient à cette joie, toutes les souffrances, même les plus cruelles, devenaient négligeables à leurs yeux. Cette joie leur faisait oublier les fausses joies, autant que la souffrance. Elle leur donnait de résister aussi bien au monde qui les persécutait qu'au monde qui les flattait. Elle les poussait à dire: " pourquoi vouloir me charmer? Ce que j'aime m'est plus doux que toutes tes promesses ".»

Plus encore que le courage, c'est donc l'amour, c'est l'espérance qui animent le martyr de façon admirable. Il sait qu'il est en train de devenir manifestement ce qu'il était déjà, sans doute, mais de façon encore obscure : un enfant de Dieu. « Aime-le et en l'aimant tu le rejoindras. »

L'Esprit Saint assiste et fait grandir celui que les supplices disloquent et ruinent. « Sans nul doute, il était assisté de l'Esprit Saint qui, pendant la destruction de l'homme extérieur, s'occupait à renouveler l'homme intérieur : il lui faisait goûter la paix de l'âme, en le comblant des délices de Dieu ; il tempérerait toutes les rigueurs et allégeait, par l'espérance d'un éternel bonheur, tout le poids des souffrances d'un moment. » Le martyr expérimente une action, une transformation intérieures qui le libèrent. Que peut bien lui apporter le monde, alors qu'il meurt pour le créateur du monde, qui le reçoit personnellement ? « Ecoutez-moi vous, les pauvres : qu'est-ce qui peut vous manquer, si vous possédez Dieu lui-même ? Ecoutez-moi vous, les riches : que pouvez-vous bien posséder si Dieu vous manque ? »

« Réjouissons-nous de ce que le Christ nous a été donné, et ne craignons en ce monde aucun des ennemis du Christ. » S'il perd tout à cause de Dieu, celui-ci ne se reprend pas. « Celui qui a tout pris ne s'est pas repris lui-même. Ou bien celui qui t'a créé ne te suffirait pas ? Un désir peut-il demeurer inassouvi en celui qui possède Dieu ? »

Le martyr est vraiment le citoyen d'un autre monde : sa joie, le monde est incapable de la goûter, ni même de la deviner. Son amour l'emporte sur tout, il est établi dans la création nouvelle. « L'amour rend supportables toutes les cruautés et les horreurs (...) Ce qui est pénible à ceux qui souffrent, s'adoucit

lorsqu'ils aiment. C'est pourquoi, grâce au don de la divine tendresse, l'homme intérieur, qui se renouvelle de jour en jour, n'est plus sujet de la loi, mais il l'est de la grâce, libéré (...) grâce à une foi pure, à une sainte espérance et à une sainte charité ; une joie intérieure rend légers tous les tourments extérieurs que le démon (ce prince qui a été jeté dehors) fait subir à l'homme extérieur. »

Le regard qu'il porte sur le monde se confond finalement avec le regard même de Dieu. « Suivons ses traces dans la foi, suivons-le dans le mépris du monde. Le bonheur du ciel n'est pas promis aux seuls martyrs, mais à tous ceux qui suivent le Christ avec une foi sans réserve et une charité parfaite (...) Dans les persécutions le ciel s'ouvre quand les yeux se ferment (...) A l'instant où les yeux se ferment sur les hommes et sur le monde, ils se rouvrent aussitôt pour voir Dieu : quel heureux passage ! »

Ce regard purifié, transformé par l'amour, c'est finalement toute la personne qui voit, passant des ténèbres à la lumière. « L'homme est lié à son corps par quelque doux lien ; même ainsi attaché, il ne veut pas en être libéré (...) Le lien des membres corporels doit se dissoudre, s'il veut recevoir les vêtements et les ornements des dons éternels. L'apôtre quittait son corps en toute sérénité, prêt à recevoir une couronne. Heureux échange, saint pèlerinage ! Mais cette bienheureuse résidence, si l'œil ne la voit pas encore, la foi la contemple déjà. »

Finalement, plus rien n'est sombre pour lui, puisque tout ce qu'il endure a déjà été transfiguré dans le Christ. Le martyr se sait lui-même présent en son Seigneur, assumé par lui, transfiguré dans son agonie. Ce qui le blesse à mort plus que les bourreaux c'est l'amour de Dieu. Il se sent dévoré d'une soif mystérieuse, que seule peut soulager la coupe de la vie et de la lumière. « La blessure d'amour est bienfaisante. Dans le *Cantique des cantiques*, l'épouse du Christ déclare : "Je suis blessée d'amour." Pareille blessure, quand sera-t-elle guérie ? Elle ne guérira que lorsque notre désir sera comblé. Ce désir est une blessure aussi longtemps que nous désirons sans rien tenir. L'amour est tel qu'ici-bas il demeure une souffrance. Une fois le bonheur obtenu, la souffrance passe et l'amour demeure. »

« C'est la source de la vie : bois et vis ! (...) C'est la lumière : approche, accueille, regarde ! Voilà où les martyrs ont bu. Voilà où ils se sont enivrés au point de ne plus reconnaître leurs proches (...) La foi qui enflammait l'esprit chassait le sentiment de la douleur charnelle. »

Là encore, nous voyons combien nous sommes éloignés de tout dolorisme. Ce qui est premier, ce n'est pas la croix, mais c'est l'amour. Souffrir avec le Christ naît de l'exhortation essentielle d'aimer avec le Christ et en lui. De la communauté d'amour découle la communauté de la croix.

Dans l'ancien office des Stigmates de S. François d'Assise (qui souhaitait devenir martyr) on pouvait lire : « Ce n'est pas dans un martyr de la chair, mais par l'incendie de son cœur qu'il devait se laisser entièrement transformer en la ressemblance la plus parfaite avec le Christ crucifié. »

Comme le Christ en croix, le martyr est moins la victime des hommes que le sacrement de l'amour de Dieu, car « il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Il se tient devant les juges, mais son cœur contemple le Sauveur. Par la pensée, il va au-delà de toutes les réalités terrestres, il va au-delà de lui-même et du monde : il est en Dieu, c'est-à-dire au plus intime de lui-même, là où rien ne change, car « auprès de lui il y a un jour sans veille ni lendemain ; auprès de lui, il y a un jour sans aurore ni couchant ; auprès de lui éclate cette éternelle lumière d'où, comme d'une source, jaillit la vie ». Il habite la lumière des choses qui est au-delà des choses. Il ne voit le visible qu'en épiant l'invisible. Sa vie, sa patrie, son héritage : c'est Dieu. « O stupide impiété du persécuteur ! Si tu cherches où envoyer un chrétien en exil, trouve d'abord un endroit d'où tu pourras chasser le Christ ! Tu penses chasser un homme de Dieu loin de sa patrie pour l'installer ailleurs, mais dans le Christ, où qu'il aille, il ne sera nulle part un exilé ! »

II

A. Le martyr et l'Eglise

C'est du sang même de son Seigneur que le chrétien, le martyr, est précieux. Le Christ a pris les devants, aplanissant le chemin qu'il foule le premier. Davantage encore, il comble les siens de son amour, de tout lui-même et c'est cela que les martyrs restituent dans l'offrande qu'ils font d'eux-mêmes. « Il a accompli sur la croix un admirable échange ; c'est là qu'il a acquitté notre dette, lorsque de son côté ouvert par la lance a jailli de quoi racheter le

monde entier (...) Elle est digne d'admiration la table où le Maître s'offre lui-même en nourriture. Personne ne nourrit ses invités de sa propre personne ; et pourtant, c'est ce que fit le Christ Seigneur. Il invite et se fait lui-même nourriture et boisson. »

« Aimer Dieu est un don de Dieu. C'est pourquoi lorsque le Seigneur demandait à Pierre s'il l'aimait, il ne faisait que réclamer ce qu'il lui avait donné. »

Le martyr apparaît alors comme une question que l'amour de Dieu pose à l'amour de l'homme : au même titre que l'eucharistie ou la Passion du Seigneur. Le martyr peut s'écrier : « Mon amour, mais c'est toi-même qui me l'as donné. Pourquoi chercher à recevoir de moi ce que toi-même as déposé en moi ? »

Il se sait débiteur de son propre sang, car c'est pour lui que fut répandu le sang du Seigneur. Sans crainte de disparité, il peut rendre amour pour amour : à l'heure de sa passion, nourri de l'eucharistie de l'Eglise, le martyr ne fait que céder en lui à la pente de celui qui est « plus lui que lui-même » et dont le sang cherche encore à se répandre, pour le salut du monde et la gloire de Dieu. « Lequel d'entre nous, si dépourvu, si pauvre, si faible, est capable de rendre quoi que ce soit à un tel créancier ? (...) Donc, c'est Dieu lui-même qui se consacre des victimes, c'est lui-même qui s'offre des sacrifices ; c'est lui qui remplit de son Esprit les martyrs et de force ses témoins. C'est à eux, en effet, qu'il dit : " Ce n'est pas vous qui parlerez. " Bien qu'il doive souffrir, bien qu'il doive verser son sang pour sa foi au Christ, le martyr dit pourtant : " Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé ? " Et voici que se présentent à toi ces mots : " Je prendrai la coupe du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. " Alors que tu pensais restituer quelque chose et que tu te demandais quoi restituer, voici que s'offre à toi, prêt à la restitution : " ... la coupe du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur ". Tu te souciais de restituer, et voici que tu reçois encore ! Et ce que tu reçois, tu le reçois pour avoir de quoi rendre. Ainsi, tu es débiteur aussi bien en recevant qu'en restituant ! " Que rendrai-je " se demande-t-il, et il répond : " Je recevrai la coupe du salut. " Voilà donc ce que tu reçois : la coupe de la passion ; cette coupe dont le Seigneur dit : " Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? " Mais vois, cette coupe est déjà dans ta main, puisque ta mort est imminente. Que fais-tu pour que tu ne puisses pas ne pas boire ce que tu tiens déjà en main ? — Ce que je fais ? Je prendrai, je serai débiteur. »

Par son immolation, le martyr devient un autel, il dresse la table où le sacrifice est offert à Dieu. La mort du Christ et celle du martyr ne forment qu'un seul et même acte d'offrande : « Regarde le sacrifice de ton Eglise et daigne y reconnaître celui de ton Fils. » C'est l'offrande du Christ Total : tête et corps. « Aujourd'hui se rassemble ici une foule en fête, qui vient communier au sang du Christ, à l'occasion de l'anniversaire de Cyprien. Et ici, en pareille circonstance, ce sang est bu avec d'autant plus d'amour qu'ici même Cyprien a versé le sien pour le Christ, avec un très grand amour. Bien plus. Vous qui connaissez Carthage, vous savez que c'est en ce lieu même qu'on a dressé une table pour Dieu, et pourtant on l'appelle la table de Cyprien, non qu'il y ait jamais mangé, mais parce qu'il y fut immolé. Par son immolation, il a lui-même apprêté cette table où, bien sûr, il n'est pas question qu'il serve, ni qu'il soit le repas, mais sur elle on offre un sacrifice à Dieu ; ce Dieu à qui il s'est lui-même offert. »

« Rachetés par le sang, ils ont versé leur sang pour leur Rédempteur. Lui a versé le sien pour acquitter le prix du salut ; eux, pour répandre l'Evangile. Ils l'ont payé en retour, mais non pas en donnant du leur, puisque c'est lui qui leur a donné de le faire. »

Un amour qui, par amour, se consacre dans le sacrifice, ne peut être que fécond. Les martyrs sont appelés « les amis du Christ » dit S. Augustin : amitié fondée sur la plus étroite ressemblance. Comme la charité du Christ, leur amour fraternel est ordonné au Règne de Dieu. Tous communient dans l'amour de celui en qui le Père met toutes ses complaisances. « Quand nous honorons les martyrs ce sont les amis du Christ que nous honorons. Vous demandez ce qui fait d'eux les amis du Christ ? Le Christ lui-même nous l'apprend quand il dit : " Mon commandement c'est que vous vous aimiez les uns les autres. " Ils s'aiment les uns les autres ceux qui regardent ensemble des comédiens ; ils s'aiment les uns les autres ceux qui s'enivrent ensemble dans les tavernes (...) Et c'est pourquoi le Christ a précisé de quel amour il s'agit (...) Aimez-vous les uns les autres à cause du Royaume de Dieu et de la vie éternelle, certes, mais c'est moi qu'il vous faut aimer. Vous vous aimeriez les uns les autres si vous aimiez ensemble un comédien ; aimez-vous plutôt les uns les autres en aimant tous ensemble celui qui ne peut jamais déplaire : le Sauveur. »

« Jésus n'a pas aboli l'amour des parents, des époux, des enfants: il l'a ordonné. Il n'a pas dit simplement: " celui qui aime ", mais " celui qui aime plus que moi " (...) Aime donc ton père, mais non pas plus que Dieu. Aime ta

mère, mais non pas plus que l'Eglise qui t'a engendré à la vie éternelle. En un mot, à partir de l'amour que tu portes à tes parents, mesure combien tu dois aimer Dieu et l'Eglise (...) Tu ne dois donc pas aimer plus que Dieu ceux que tu aimerais tout à fait mal si tu négligeais de les conduire, avec toi, jusqu'à Dieu. Peut-être qu'un jour, ce sera pour toi l'heure du martyre. »

A la suite du Christ, le martyr donne sa vie pour les autres. Sauvé, comblé, nourri par le Christ, il comprend que, à sa manière, il doit faire de même: mourir par fidélité, pour nourrir les hommes de la Vérité. « Le repas que t'apprête le Christ, c'est lui-même ! Prends donc place à cette table et rassasie-toi ! Fais-toi pauvre, et tu seras rassasié (...) Comment imiteras-tu celui qui t'invite ? En offrant comme lui ta vie pour tes frères. »

« Dès lors, encouragé par la chair même de son Seigneur, et ayant compris qu'il ne faut pas tellement craindre la mort, Pierre apprend à aimer. Maintenant, il faut qu'il aime : il a vu le Seigneur vivant. Maintenant, il faut qu'il aime, maintenant il faut qu'il aime d'un amour inébranlable, car il est convié à le suivre (...) Tout ce que Jésus lui demande, c'est : " M'aimes-tu ? " et Pierre ne répond rien d'autre que : " Je t'aime. " A cette réponse, Jésus dit : " Sois le berger de mes brebis. " Après lui avoir ainsi confié ses brebis, après s'être confié lui-même avec ses brebis, il annonce aussitôt à Pierre sa passion : " Quand tu étais jeune (...) " Cela concerne évidemment les brebis dont il devra prendre soin, puisque c'est pour elles qu'il lui faudra consentir à mourir ! »

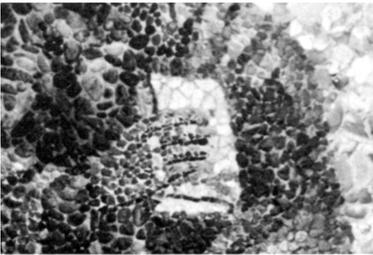
Jeté en terre, le grain meurt et se multiplie : l'image vaut aussi bien pour le Christ que pour les martyrs : leur mort est source de fécondité et prépare la moisson prochaine, en nous incitant à les suivre. « Votre foi connaît ce grain qui tombe en terre et où, une fois mort, il se multiplie. Ce grain, votre foi le connaît, dis-je, car il habite votre cœur. Aucun chrétien n'ignore, en effet, que le Christ parlait de lui-même, au sujet de ce grain. Car, une fois bien mort, ce grain s'est multiplié, et ainsi un grand nombre de semences furent jetées en terre. Dans leur nombre, on trouve le bienheureux Etienne, dont nous célébrons, aujourd'hui, l'ensemencement (...) C'est maintenant qu'il faut choisir avant que la moisson ne soit vannée. Accomplissons le discernement de nos mœurs, comme on trie dans la grange le blé, avant de le vanner. » Ainsi, la mort du Christ et de ses témoins manifeste aussi sa fécondité en ce qu'elle nous incite et nous aide à poser les choix essentiels.

Le monde, dans les sermons de S. Augustin, est tantôt un champ que l'on enseme, une grange où se trient les grains, une demeure où un vase de

parfum est brisé, une chambre où on allume un cierge. Autant d'images évangéliques pour évoquer l'actif rayonnement du martyr au milieu des hommes, rayonnement qui est le feu même de l'Esprit Saint.

Le martyr est encore une prière vivante, une prière qui enveloppe l'univers entier. « Quelqu'un demandait à l'évêque Fructuosus de ne pas l'oublier et de prier pour lui. Il répondit : " C'est pour moi une obligation de prier pour l'Eglise catholique (= universelle), répandue de l'Orient à l'Occident ! " Qui prie, en effet, pour quelques-uns ? Mais, il n'oublie personne celui qui prie pour tous. Quand une prière s'élève pour le corps entier, aucun membre n'en est exclu (...) Tu veux que je prie pour toi ? Reste fidèle à cette Eglise pour laquelle je prie. »

Le martyr se sait au cœur de l'Eglise, dont on pourrait dire qu'il règle les pulsations vitales. « Ils ont lutté jusqu'au sang contre le péché (...) Contemplez le Prince des martyrs : il affronte en sa personne les combats qu'il nous faut livrer, et il soutient avec tendresse ceux qui les endurent (...) Au monde qui te promet des voluptés charnelles, réponds : Dieu est plus délectable. Au monde qui te promet honneurs et hautes fonctions dans la société, réponds : le Royaume de Dieu surpasse tout cela. Au monde qui te promet de vaines ou de honteuses curiosités, réponds : seule la vérité de Dieu ne trompe pas. »



Le martyr rend témoignage à la vérité. Une question se pose alors. Comment peut-il le faire si, comme l'affirme le psaume, « tout homme est menteur » ? La réponse est la suivante : les martyrs rendent témoignage au Christ moins que le Christ lui-même ne se rend témoignage par son Esprit, qui s'exprime en eux. « Si c'est vous qui parlez, vous ne pouvez que mentir, car " tout homme

est menteur ". Le Seigneur sait que " tout homme est menteur " et il donne aux martyrs son Esprit pour que ce soit l'Esprit qui parle et non pas eux. Ainsi, loin de mentir, ils peuvent proclamer la vérité. »

« Les martyrs ne sont-ils pas les témoins du Christ ? ne rendent-ils pas témoignage à la vérité ? Mais si nous y regardons de plus près, quand ils témoignent du Christ, c'est lui-même finalement qui témoigne de lui-même. Car, il habite en eux pour qu'ils rendent témoignage à la vérité. »

Il n'y a qu'un témoin : le Christ. Il n'y a qu'un juste, qu'un avocat : le Christ. Aussi, les martyrs ne font-ils qu'un avec lui et lui avec eux. « C'est dans leur

passion qu'ils sont devenus parfaitement justes (...) Ils étaient si parfaits en quittant ce monde que, loin d'être soutenus par nous, ils sont eux-mêmes nos avocats. Non pas en eux-mêmes, mais en celui qui est la tête, à laquelle sont liés les membres parfaits. C'est lui qui, assis à la droite du Père, se fait notre avocat et notre intercesseur. Comme il n'y a qu'un seul berger, il n'y a qu'un seul avocat. »

Les martyrs sont conscients de leur responsabilité dans l'Eglise. Ils ont vécu leur passion dans un esprit ecclésial et non comme des individualités. C'est dans cette perspective de charité plénière, de communion des saints que S. Augustin montre comment les martyrs sont nos intercesseurs auprès de Dieu, à qui revient toute l'initiative.

B. Les martyrs et nous

Certes, il est grand et beau de se laisser envahir par la forte et lumineuse pensée d'Augustin, et de vibrer, à travers lui, au contact de nos frères martyrs. Mais, il convient d'aller plus loin. S. Augustin nous y invite sans cesse. Il désire que l'étude du martyr devienne en nous adoration, vie, conversion et service de la gloire divine. « L'homme exige de comprendre; mais Dieu exige le fruit de cette compréhension. »

Fêter un martyr c'est contempler des yeux de la foi tout ce qui s'accomplit le jour de sa passion. « Vous avez d'autres yeux, que vous devez au Seigneur ; en effet, lorsqu'il vous a fait le don de la foi, il a ouvert les yeux de votre cœur. » La vraie célébration d'un martyr s'accomplit dans la vie quotidienne, sinon la fête n'est qu'un mensonge. « Ces saints qui ont lutté jusqu'au sang contre le péché et qui ont triomphé par grâce, avec l'aide de Dieu, fêtons-les aujourd'hui en les aimant, aimons-les en les imitant, imitons-les pour que nous méritions de parvenir au même bonheur. »

« En souffrant, le bienheureux martyr nous donne un exemple à imiter. Y être attentif, y croire et le faire passer dans sa vie : voilà qui est célébrer sa fête en vérité. »

« Suivons donc les traces des martyrs en les imitant, pour ne pas les célébrer aussi solennellement que vainement ! »

« Ils n'ont pas besoin de nos fêtes, puisqu'ils partagent la joie des anges dans le ciel. Mais ils se réjouissent avec nous, non pas quand nous chantons leurs louanges, mais quand nous les imitons (...) Louer sans aucun souci d'imiter, c'est tout au plus flatter en mentant ! Si ces fêtes ont place dans l'Eglise, c'est à seule fin de rappeler à l'ensemble des membres du Christ qu'ils ont à imiter les martyrs du Christ. »

Ce qui poussait au supplice les martyrs doit conduire notre vie. Ils nous invitent à aimer ce qu'ils aimaient, à mépriser ce qu'ils méprisaient. Les honorer revient à faire nôtre leur critère de discernement, leur échelle des valeurs. « Ce n'est pas à mon affliction que je te prie d'avoir égard, car les païens aussi sont éprouvés; c'est à ma "cause" qui, elle, ne peut être invoquée que par le peuple saint. Choisissez donc cette cause-là et, avec l'aide du Seigneur, vous ne redouterez aucune peine. »

« Pourquoi, je vous le demande, aimez-vous tellement ce que le saint que vous honorez a méprisé ? Car, s'il n'avait pas méprisé tout cela, vous ne pourriez l'honorer de cette façon. Comment se peut-il que je te voie aimer ces choses, alors que tu vénères celui qui les a méprisées ? »

Soyons assurés nous aussi que mourir pour Dieu, ce n'est pas mourir. L'essentiel est bien de demeurer fidèle dans l'épreuve. Fidèle et humble, sachant que notre sagesse, notre force, notre douceur, notre patience, notre endurance nous viennent du Christ, sont communion au Christ, présent et agissant en nous. Nous n'avons rien à désirer ni à attendre si ce n'est Dieu seul. « Il a promis d'être lui-même notre récompense. Cherche autre chose, si tu trouves mieux ! (...) De Dieu, ne cherche à obtenir rien d'autre que Dieu lui-même ! Aimez-le d'une façon désintéressée, ne désirez de lui que lui seul ! Ne craignez pas la disette. Il se donne lui-même à nous: cela nous suffit. Qu'il se donne à nous et que cela nous suffise. »

Nous ne nous appartenons plus : tout notre être est du Christ et pour lui. « Même s'ils se sont montrés courageux, ce n'est pas en eux-mêmes qu'ils ont trouvé la force. Et la source à laquelle ils ont puisé n'a pas jailli seulement jusqu'à eux. Celui qui les a soutenus peut tout autant en notre faveur. Car c'est aussi pour nous tous qu'il a versé cela seul qui nous rachète. »

Contempler les martyrs c'est voir, entendre la Parole de Dieu qui nous transforme. Le martyr est un homme faible et pécheur comme nous et il devient le lieu privilégié où le Christ continue de « se consacrer lui-même » pour que nous soyons consacrés dans la vérité.

« S'il t'en coûte d'imiter le Seigneur, imite donc son compagnon de service. » A son tour, le martyr est le chemin qui conduit Dieu au monde et le monde à Dieu. Le contempler c'est apprendre à devenir, à notre tour, un autre Christ. « S'il nous est demandé d'imiter Dieu, la faiblesse humaine répond que la distance est trop importante pour imiter celui à qui on ne saurait se comparer. Si ensuite, on nous demande d'imiter l'exemple du Seigneur Jésus, lui qui, étant Dieu, a revêtu notre chair mortelle pour proposer une leçon et laisser un exemple aux êtres de chair que nous sommes (...) même en ce cas, la faiblesse humaine répond : "Quelle ressemblance y a-t-il entre le Christ et moi ? Car, il a beau être de chair, il est le Verbe, fait chair (...) Certes, il a pris chair, mais il n'a pas cessé d'être le Verbe ! Il a assumé ce qu'il n'était pas, mais sans perdre ce qu'il était. En effet, c'était Dieu qui dans le Christ réconciliait le monde avec lui. Alors, quelle ressemblance possible entre le Christ et moi ? " Eh bien ! pour dissiper toutes les excuses d'une fragilité sans assurance, les martyrs nous construisent eux-mêmes un chemin. Il fallait que ce fût un chemin pavé de pierres, pour que nous puissions y marcher en toute sûreté. Ce sont les martyrs eux-mêmes qui l'ont construit, en répandant leur sang, rendant témoignage. Sans se soucier de leur corps, refaisant le geste de ceux qui ont accueilli le Christ assis sur le petit d'une ânesse et venant sauver les nations, ils l'ont étendu comme des vêtements sur le chemin. Qui rougirait de dire: " Je suis différent de Dieu " ? Oui, tu l'es absolument. " Je suis dissemblable du Christ " ? Tu l'es, même du Christ dans sa condition mortelle (...) S'il t'en coûte d'imiter le Seigneur, imite au moins ses compagnons de service. Du moment qu'une immense troupe marche devant eux, ils n'ont plus d'excuse ceux qui ne voudraient pas le suivre. Finalement, la faiblesse va jusqu'à dire: " Je ne suis pas comme Pierre, je ne suis pas comme Paul ! " Es-tu incapable de vérité ? (...) En fin de compte, es-tu moins que des enfants, moins que de frêles jeunes filles ? »

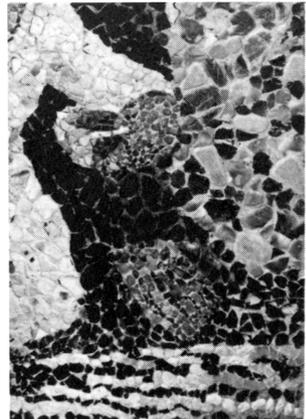
Tout l'Evangile se poursuit « en mystère » dans l'Eglise, où Jésus continue de porter sa croix ; où les martyrs jonchent de leur corps le chemin, pour que passe le Seigneur et pour que nous puissions le suivre ; où, enfin, nous le chantons pour que grandissent la communion et la joie de l'amour. « Quand il s'agit des meilleurs, ce n'est pas une faible imitation que de nous réjouir ensemble de leurs vertus. Ils sont grands, et nous, petits. Mais le Seigneur a béni les petits avec les grands. Ils passent avant nous, ils nous dépassent. Si nous ne sommes pas capables de les suivre en actes, suivons-les au moins par notre attachement. Si nous ne pouvons pas les suivre avec gloire, que ce soit avec joie ; par les mérites : que ce soit par les désirs ; dans la passion :

que ce soit par compassion ; si ce n'est par excellence, que ce soit par communion. Certes, nous ne pouvons pas les égaler, mais soyons avec eux les membres d'un même corps : cela ne doit pas nous sembler de moindre importance (...) Toute la gloire revient à la tête, qui prend soin des mains autant que des pieds. Un seul a donné sa vie pour nous : les martyrs l'ont imité et ont donné leur vie pour leurs frères. Ils ont irrigué la terre de leur sang, source d'une extraordinaire foule de peuples, qui surgissent comme autant de fruits. Ainsi, nous aussi, nous sommes les fruits de leur sacrifice (...) Tous, nous obéissons au même Seigneur, nous suivons le même Maître, nous accompagnons le même roi, nous dépendons de la même tête, nous marchons vers la même Jérusalem, nous recherchons la même charité, nous embrassons la même unité. »

La vraie louange, S. Augustin y insiste, c'est notre vie. Le chant nouveau c'est celui de l'homme nouveau ; en sorte que, célébrer un martyr c'est encore et toujours louer Dieu. « Quand nous célébrons les œuvres de Dieu et les combats qu'il livre lui-même en ses soldats, nous ne nous éloignons pas de la louange due à Dieu. »

« Il y a celui qui entonne, le soliste ; il y a ceux qui répondent, les choristes. Ainsi, dans ce chant de la passion, le Christ entonne et le chœur des martyrs lui répond, aspirant aux couronnes célestes. Écoutons donc la voix du Christ (...) et que le chœur lui réponde, par l'imitation ou par l'action de grâce. »

Mourir pour le Christ constitue l'expression ultime du combat quotidien que mène tout chrétien authentique. « Le baptême, empreinte et image de la passion du Seigneur », inaugure la vie chrétienne et fait d'elle le début du martyr ; la confession de foi scellée dans le sang est le début de la gloire. Nous avons tous et chacun moins, sans doute, à témoigner par le don de notre vie, que par une fidélité de chaque instant. Dans la *Cité de Dieu* Augustin n'écrivait-il pas : « L'homme consacré par le nom de Dieu et voué à Dieu, en tant qu'il meurt au monde pour vivre à Dieu est un sacrifice » ?



Terminons par une dernière citation, qui résume bien la pensée d'Augustin.
« Chanter, c'est commander. Danser, c'est obéir ! Qu'est-ce que danser ? N'est-ce pas accorder au chant les mouvements du corps ? (...) Et quel est le chant ? " N'aimez pas le monde, ni rien de ce qui appartient au monde..." (1 Jn 2, 15-17) Eh bien ! maintenant que vous avez entendu celui qui chante, soyez attentifs aux danseurs. Ce qu'ils font par le mouvement harmonieux de leurs membres, vous, par l'accord de vos mœurs, accomplissez-le. Mettez-y tout votre cœur : que vos actes correspondent à ce chant. Arrachez la convoitise. Plantez la charité. »

Gabriel Ispérian